

Pour sortir de la poubelle de l'histoire **Manifeste de la jeunesse dorée**

Christian Roy

Numéro 17, printemps 1983

Spécial Pamphlets

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15929ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy, C. (1983). Pour sortir de la poubelle de l'histoire : manifeste de la jeunesse dorée. *Moebius*, (17), 45–56.

**Pour sortir de la poubelle de l'histoire:
manifeste de la jeunesse dorée**

En mémoire de la Révolution conservatrice, à l'occasion du cinquantenaire de son avortement, c'est-à-dire de l'accession d'Adolf Hitler à la chancellerie le 30 janvier 1933.

La Vie, Sa Loi, Son Axe

Qu'est-ce que la Vie? C'est l'inversion de la loi du monde, qui est l'Entropie, soit un inexorable processus de dégradation des niveaux d'énergie et de désorganisation des arrangements de matière. C'est une solution de continuité dans la chaîne ontique de la nécessité causale, où tout tend à se résorber dans l'élémentarité du plus simple, parce que c'est plus simple (ce qui ne l'est pas n'est pas nécessaire au sens strict).

Dans cet univers où tout gain d'ordre et de complexité ne pouvait être qu'accidentel, un accident providentiel a pris racine et s'est fait règle; la Vie était pourtant elle aussi soumise à l'antique loi du moindre effort, elle dont chacun des écosystèmes contigus et successifs reproduisaient dans ses propres lois d'inexorables courbes de probabilité qui en faisaient un ensemble apparemment aussi entropiquement stable que le monde physique dont sa seule persistance le démarquait. Il en finissait néanmoins toujours, et la plupart du temps sans sollicitation physique déterminante, par basculer dans un autre stade d'évolution (Teilhard dirait de «complexité-conscience») où la sélection naturelle, cette gravité biologique, terminait l'oeuvre de constant auto-dépassement néguentropique de la Vie.

Qu'est-ce que l'homme? C'est le couronnement de l'improbable qui est l'essence de la Vie, car il est le premier être à pouvoir, soit sur les modes aristocratiques de l'Empire et de l'Ascèse, soit sur ceux

bourgeois (et inférieurs) de l'Art et de la Pensée, se détacher par l'esprit des contingences matérielles, dont les variations toujours plus virtuoses ont été jusqu'à lui tout l'effort du Vivant, cette espèce très rare de mort, comme disait Nietzsche (1). Mais l'Homme, affranchi des limites rigides de l'instinct animal, peut aussi descendre littéralement plus bas que la bête, en favorisant activement l'entropie — c'est-à-dire la démocratie — dans ce nouveau champ d'action qu'est la société humaine pour la Vie dans sa quête de l'Unité négatrice de la dissolution chaotrope dont sa nature est de fuir.

Dans un monde autrement amoral et absurde, la seule valeur est la Vie, car elle est sa propre fin qu'elle recherche dans toutes les autres, mêmes celles qui la nient. Mais naturellement, ce sont celles qui l'affirment de la façon la plus pure et la plus claire qui sont les plus désirables de ce point de vue vital qui est le seul qui vaille, ce blanc primordial spectralisé blasphématiquement par la modernité, dont les couleurs rivales prétendraient le faire passer pour le néant.

Quelles sont donc ces valeurs blanches que nous reconnaissons suprêmes? Ce sont celles de la Tradition, qui n'a rien à voir avec le vulgaire traditionnalisme. René Guénon et Julius Evola les ont synthétisées pour nous modernes, et c'est à eux qu'on doit se référer si l'on veut entendre quoi que ce soit à la pureté originelle de l'Ordre des choses, dont l'Histoire est par définition un exil, ancrée qu'elle est dans le Devenir, et par le fait même dans l'Entropie — le désordre, la dégénérescence, la décadence.

Quant à nous qui signons ce manifeste de la Jeunesse dorée, bien qu'aucunement républicains, nous ne valons guère mieux que ces jeunes bourgeois du Directoire auxquels nous faisons allusion en nous intitulant ainsi, par émulation de l'orgueil élitiste de leur caste qu'ils exprimèrent après le succès de la réaction du IX-Thermidor dans un aimable passe-temps: donner des raclées aux sans-culottes. Un esprit de caste bourgeois est en effet à proprement parler une contradiction dans les termes, car son fondement, contrairement à celui de l'aristocratie, est basement matériel: la richesse acquise par le travail. Mais la richesse demeure le terreau fertile de la beauté des êtres et des choses, et à ce titre elle n'est pas négligeable, puisque la beauté est une manière pour l'improbable de s'accomplir et pour la vie de s'exalter. La richesse aussi à vrai dire, bien que d'un point de vue strictement matériel et social, car la rareté sur laquelle

elle s'appuie et qu'elle représente est l'improbable même, tandis que la distance qu'elle institue ipso facto par rapport aux masses indifférenciées est un plus haut potentiel énergétique, en même temps qu'un somptueux et fécond détachement des impératifs matériels de la survie, sur lesquels s'appuie pourtant malencontreusement la richesse capitaliste actuelle, ce «travail condensé», pour reprendre le mot de Mario Morasso (2). Nous avons cependant beau lui préférer la richesse facultative de l'aristocratie guerrière du Haut Moyen-Age, dont la distinction était plus spirituelle, s'exprimant si noblement dans la chevalerie, la chasse et la «høhe Minne», ou alors l'opulence inspirée de celles qui lui succédèrent dans les Temps Modernes, malgré l'égotisme fascinant mais historiquement désastreux de leurs membres; nous avons beau, donc, défendre le principe aristocratique du règne des meilleurs, c'est sur la richesse bêtement mercantile qui peut seule garantir celui-ci aujourd'hui qu'il faut nous retrancher vu l'embourgeoisement de ces vieilles aristocraties, que nous pouvons faire mine de vouloir défendre, mais que nous soutenons plus par principe que dans l'espoir assez vain de restaurer leur autorité légitime, à laquelle nous croyons néanmoins. Faute de grive, on mange du merle.

C'est ainsi que tout en admettant la vérité absolue de préceptes traditionnels que nous ne sommes guère en mesure de vivre (ne serais-ce que parce qu'historiquement, ils ne comptent plus, et que si par quelque miracle l'Ordre antique qui les incarnait était restauré, il n'aurait guère de place pour les intellectuels bourgeois que nous sommes) nous nous trouvons, comme nos homonymes révolutionnaires, irrémédiablement solidaires d'une modernité qui est allée trop loin pour notre goût plus sain que celui de la plupart de nos concitoyens et dont nous sommes pour notre part réduits à exalter assez vainement ce qui en elle peut encore prétendre (qualitativement seulement, cela va de soi) à une certaine forme décadente de santé, c'est-à-dire

Le radicalisme aristocratique,

école de pensée (mais plus encore de vie) fondée par Nietzsche, devant son nom à Brandes, mais dont nous voulons comme premier précepte avec Howard Phillips Lovecraft, ce grand esthète bourgeois de qui nous nous sentons si proches, qu'«un homme de goût doit préférer telles choses qui favorisent les hommes forts et avancés

aux dépens des masses. A quoi cela sert-il de plaire aux masses? Elles ne sont composées que d'animaux grossiers — car tout ce qui est admirable chez l'homme est le produit artificiel d'une éducation spéciale.» D'ailleurs, «il n'y a pas sur terre de raison pour que les masses ne soient pas maintenues dans une situation inférieure au bénéfice des forts, puisqu'en dernière analyse tout homme ne vit que pour lui-même. Nous considérons la montée des idées démocratiques comme un signe de vieillissement culturel et de décadence et comme un compliment qu'on dise d'hommes tels que Mussolini qu'ils sont des personnages du XVe siècle. Nous sommes fiers d'être qualifiés de *réactionnaires*, parce que ce n'est que par une courageuse répudiation de l'affection de «libéralisme» et de l'illusion de «progrès» que nous pourrions obtenir une sorte de contrôle autoritaire social et politique qui seul produit des choses rendant la vie digne d'être vécue. (...)»

«Notre culte moderne des idéaux vides est ridicule. Quelle importance présente la condition de la racaille? Tout ce dont nous avons besoin, c'est de la faire se tenir aussi tranquille que nous le pouvons. Ce qui est plus important, c'est de perpétuer ces choses de beauté qui ont une valeur réelle parce qu'elles impliquent de réelles impressions sensorielles plutôt que des théories fumeuses. L'«égalité», c'est une plaisanterie — mais une grande abbaye ou une cathédrale couverte de mousse sont des réalités poignantes. C'est à nous de sauvegarder et de préserver les conditions qui produisent de grandes abbayes, des palais, des villes pittoresques ceintes de murs, de saisissantes lignes d'horizon de clochers et de dômes, de luxueuses tapisseries, des livres fascinants, des peintures, des statues, des orgues colossales et de la musique noble, des hauts faits dramatiques sur les champs de bataille... *Ils représentent toute la vie*; supprimez-les et nous n'avons plus rien pour quoi un homme de goût ou d'esprit se soucierait de vivre. Supprimez-les et nos poètes n'auront plus rien à chanter — nos rêveurs n'auront plus rien à rêver. Le sang d'un million d'hommes n'est pas versé pour rien s'il permet la naissance d'une légende glorieuse qui fait vibrer la postérité... et la *raison* pour laquelle il a été versé n'a aucune importance. Des armoiries gagnées dans une croisade valent mieux que mille compliments proférés dans un jet de salive au milieu de la canaille.» (3)

La médiocratie

«La prétendue égalité des hommes, que quelques sophistes mettent à la mode, est une chimère pernicieuse.»

— Voltaire

(*Dictionnaire philosophique*, article «Fertilisation I»)

Ceci dit, nous sommes conscients des sensibleries que de telles paroles froissent en cette «époque honteuse que le ciel cruel nous a imposés» (Leopardi) (4). C'est pourquoi nous condescendrons maintenant à un petit exercice d'arithmétique sociologique démontrant logiquement quelle abomination transcendante est la démocratie.

Il est en effet évident qu'en diluant la centralité organique du pouvoir et de la société en un processus de décomposition littérale, la démocratie a pour idéal et comme finalité le plus grand nombre, notion déjà éloquemment quantitative qui renvoie à un critère purement physique analogue au poids (ne parle-t-on pas justement des «masses»?). Or, suivant des lois statistiques auxquelles aucun groupe imaginable ne saurait échapper, par essence, ce plus grand nombre, c'est la moyenne des gens, étymologiquement même la troupe innombrable des médiocres, ces gens ordinaires qui ne se distinguent en rien d'autre que l'insignifiance de tout ce qu'ils font et pensent(?), et leur irrépressible amour de la facilité la plus abjecte qui est leur unique pente et la seule motivation de tous leurs efforts (ceux physiques les plus cruels valent infiniment mieux pour eux qu'une sensation pure ou une pensée sérieuse). Les intellectuels ne s'y trompent pas, qui s'entendent pour mépriser la télévision et les publications populaires, ce qui ne les empêche pas de se prétendre l'avant-garde éclairée du peuple (sa «voix», ont prétendu les plus en vue des nôtres du temps du référendum, dans une lettre au premier ministre Trudeau; auquel propos nous nous devons de mentionner que nous mettons le nationalisme dans le même panier que la démocratie, car l'homme national qu'il exalte, en pratique sinon en théorie, c'est l'homme moyen en ceinture fléchée ou en djellaba, selon le cas). Ce qu'ils se refusent à comprendre, c'est la nécessité absolue et inexorable de la sottise populaire qu'ils nient ou qu'ils mettent sur le dos de «l'aliénation capitaliste». Car, sans vouloir surestimer l'importance de l'intelligence mesurable, qui ne suffit pas à faire la

valeur mais qui en demeure un baromètre non négligeable, et parce que notre époque matérialiste (ce n'est pas à vous que nous nous adressons, écologistes et chrétiens!) ne comprend que les chiffres, il s'agit seulement pour s'en convaincre de se poser cette question qui se passe de réponse: peut-on espérer même la plus timide élévation d'esprit de gens qui ont 100 de quotient intellectuel? Le manque de validité de tel ou tel test pour tel ou tel individu ne change en effet rien à ce que ce 100 représente d'indiscutable: une moyenne de capacités intellectuelles pour toute population donnée, qui, suivant la courbe de Gauss, se répartit pour la moitié autour de cette unité de référence qu'est le résultat le plus commun du test, pour un quart au-dessous, pour le dernier quart au-dessus, et encore, ce n'est qu'avec le trois ou quatre pour cent supérieur qu'on peut commencer à parler de don, d'un certain seuil d'intelligence au-dessus duquel le bon caractère est susceptible de produire une individualité de quelque envergure, avec de la chance.

Quoi qu'il en soit, le reste, évolutivement, ne compte que négativement en tant qu'obstacle à, positivement en tant qu'instrument de, ou passivement dans l'ensemble qu'il forme avec son élite en tant que chaque peuple, comme le disait Nietzsche, est la quête par la nature de six ou sept grands hommes (6).

Ce qui ne devrait pas nous faire oublier la recommandation du prophète du Surhomme de se soucier avant tout de la règle, au nom de ce qu'elle comprend de relativement exceptionnel (les classes supérieures) et de la permanence qu'il faut lui assurer, même si les castes qui se distinguent de la masse ne sauraient échapper aux lois statistiques qui exigent d'elles comme de l'ensemble de la société une règle oscillant autour d'une moyenne, et donc d'une médiocrité. Ce dont il s'agit, c'est de favoriser la préservation de ces médiocrités de haut vol devant la montée de celles de bas étage. Les exceptions individuelles géniales surgiront toujours entre ces deux extrêmes, tant que le supérieur existera et fournira la tension nécessaire vers le haut à la société. Les favoriser contre les classes dirigeantes (la bourgeoisie, aiment-elles souvent à dire), surtout s'il faut pour ce faire s'allier à la canaille, entraînera leur disparition avec celle des seuls êtres susceptibles de les apprécier vraiment, et dans la proximité desquels elles sont faites pour vivre, quand elles ne sont pas issues de ces mêmes milieux ou de contigus. On peut donc négliger le texte de l'Hymne à la Joie, auquel on ne comprend rien de toute façon, ne retenir que le génie qui s'exprime dans sa

musique, puis, après le concert, se délasser en émulant ces gentilshommes du temps des Stuart qui, au fil de leurs promenades dans les quartiers populaires de Londres, faisaient danser quelque rustre jusqu'à épuisement à la pointe de leurs épées, ou alors précipitaient une plébéienne du haut d'une colline dans un baril.

Le problème de la bourgeoisie

Mais sérieusement, il convient de se pencher ici sur cette question de l'attitude de l'intellectuel, et plus spécialement de l'artiste, face à la bourgeoisie, dont le dédain qu'il en a depuis longtemps, répandu dans les rangs mêmes de celle-ci, a contribué à toutes les révolutions, alors que bien compris, il eut pu en éviter plusieurs. Une confusion dans les termes a en effet entraîné des conséquences fatales. Ainsi, l'acception stricte de l'épithète «bourgeois» dans la bouche d'un artiste remonte au XVIIIe siècle, et exprime le dégoût de la grossièreté, du mauvais goût, du moralisme et de la mesquinerie, de la vanité et de la vénalité de cette classe de parvenus qu'étaient alors et que demeurent essentiellement les bourgeois. En ceci, l'expression avait exactement le même contenu péjoratif qu'y mettait un noble en l'employant (sans doute avant l'artiste). Ce mépris du bourgeois a donc de saines racines aristocratiques, même venant de l'intellectuel. Pourtant, l'assimilation socialiste des concepts de «bourgeois» et de «propriétaire», vivement adoptée par l'intelligentsia occidentale, lui fit diriger au XIXe siècle son ire contestataire vers les classes dirigeantes dans leur ensemble, alors que le romantisme l'avait déjà gagné à l'exaltation de la spontanéité et des autres soi-disant vertus du peuple. Tout ceci ne changea rien à son mépris aristocratique du «bourgeois» qui, défini esthétiquement, était assimilable au prolétaire partageant ses tares, même si c'est au service du prolétaire et de sa brutalité qu'on se mettait en attaquant les élites sociales que le marxisme agréa abusivement sous le vocable de «bourgeoisie», entendu simultanément dans des sens antagonistes par les clercs. Résultat: le triomphe du plus effroyable kitsch bourgeois dans tous les régimes qui se sont jamais vantés d'avoir éliminé la bourgeoisie. Et il n'apparaît pas encore à tous que la conception opposée de l'art ne peut être qu'aristocratique, bon gré, mal gré. Ainsi l'art de ce siècle est-il celui dont les prétentions sociales sont les

plus explicites, mais demeure en fait le plus élitaire de tous les temps, résolument hors de portée du peuple qu'il chercherait si souvent à atteindre, ou dont il se voudrait alors le porte-parole, ou l'agent.

Ceci dit, rien de plus louable que la haine de ce matérialisme bourgeois qui trouve son expression la plus achevée dans le culte du travail propagé par l'avocaillon Marx et le capitaliste Engels. Il s'agit seulement de voir clair et d'échapper à sa naissance bourgeoise, non en passant du côté des travailleurs, ce qui serait l'accomplir, mais en la fuyant par le haut, en se faisant aristocrate, rêve fou qui se réalisa pourtant pour le marquis Dali de Pubol, dont l'analyse du problème de la civilisation bourgeoise et de ses perspectives de transcendance, énoncée à l'intention de «la jeunesse créative contemporaine» lors des troubles de mai '68, reste la plus pénétrante que nous connaissions en dehors de celle d'Evola, jamais si concise:

«La culture bourgeoise ne peut être remplacée que verticalement. On ne désembourgeoisera la culture qu'en déprolétarisant la société et en orientant vers le haut les fonctions de l'esprit, en les redirigeant vers leur origine divine transcendante et légitime. C'est une aristocratie de l'esprit qui doit apparaître. L'homme-roi ne peut supporter à la cour que des princes de l'esprit.»

Nos perspectives

«Pratiquement, il convient de quantifier les monuments de la culture bourgeoise. Ne pas les détruire, mais en les chargeant d'une information nouvelle, modifier leur destination», poursuit le seigneur de Port Lligat dans «Ma révolution culturelle» (6). Exemples: L'Etat: il n'a pas à être la Providence des faibles, le roi de toutes les cours des miracles (hôpitaux pour malades chroniques et débiles mentaux en tous genres, centres d'«accueil» pour personnes âgées — expression d'un humour comparable à celui des SS qui faisaient prendre des «douches» aux arrivants à Auschwitz...). L'Etat doit être l'Ordre, donc la hiérarchie implacable et franche, où chaque fonction est sanctifiée par la participation à un tout organique. La Justice: C'est le sacerdoce de l'Ordre des choses, et toute prétrise est indivisible: abolition des jurys, d'ailleurs toujours incompétents, parce que composés des premiers venus (fin du calvinisme judiciaire).

Les mass-média: Avouons-le: le peuple n'aime rien tant

que d'être abruti. Pourquoi ne pas le satisfaire? La technologie du câble pourrait fort bien être utilisée aux fins d'une stricte adéquation du niveau intellectuel des réseaux aux classes sociales correspondantes: lobotomie télévisuelle pour la plèbe, culture et savoir pour le patriciat. Chacun garde sa place et y est heureux.

L'Ecole: Ce qu'il faut aux enfants, ce sont des maîtres et non des «travailleurs de l'enseignement» — bourgeois grassouillets déguisés en socialistes, tout bouffis de bonne conscience et qui feignent de se soucier de «la qualité de l'enseignement». Il faut un retour en force des humanités classiques dans tous les cycles (l'alternative est la barbarie). La religion est morte, la philosophie dérisoire; remplaçons-les par une culture classique qui assumera leur fonction edificatrice. Abolition de l'école publique.

Le capitalisme: Nous exultons de constater l'emprise toujours grandissante qu'exerce le Japon sur l'économie mondiale, et ne nous sentons plus de joie à la pensée de sa prochaine hégémonie, prélude, nous l'espérons, à l'établissement à l'échelle globale de cette sphère de prospérité dont l'Asie fut si tragiquement frustrée dans les années quarante, et sinon au rétablissement de la divinité du seul Empereur qui nous reste, du moins à la victoire des valeurs traditionnelles du Japon avec celle de son capital et de sa technologie. C'est ainsi que nous aimons à penser avec Mario Morasso que «c'est aux Japonais qu'échoira un jour l'honneur d'avoir refait un monde où l'homme, le guerrier en Europe, aura une fois de plus le dessus sur le fantoche théoricien, sur le bourgeois, sur le marchand, sur le philistin et peut-être aussi sur la femme.»(7)

La femme

Le pouvoir aux femmes! Le chemin a été long à parcourir mais les suffragettes modernes peuvent aujourd'hui aspirer au but ultime des rêves les plus téméraires de leurs grand-mères. La politique, l'économie, la finance, ces «pilliers» du pouvoir mâle, elles peuvent désormais les caresser du bout de leurs ongles vernis — Ah! quelle conquête! Enfin l'égalité? Certes, les femmes d'aujourd'hui ont su démontrer qu'elles étaient aussi aptes que les hommes à réussir dans la vie moderne. L'égalité? Oui! Mais à quel prix? Elles ne sont plus que des êtres mixtes qui ont renoncé à ce qui les faisait femmes pour mieux servir un travail qui les avilit toujours davantage. Elles masquent le vide de leurs yeux éteints sous des fards étourdissants, se

créent un monde de dentelles ou de jupons, de rose tendre ou de rouge agressif. D'autres, plus déterminées, n'hésiteront pas à dire que leur sexe s'arrête à la fonction physiologique! Voilà la femme aujourd'hui, pâle fantôme qui se meurt, informe et tributaire d'une réalité qui ne lui appartient pas.

Qui sera la femme de demain? Narcisse ou Diane la Chasseresse? Pendant que le combat s'engage entre ces types féminins, une image fallacieuse se dresse, celle de la mère, étendant partout ses tentacules, de la nursery pullulante du pacifisme-écologisme, véritable culte démétrien de la Mère Nature, de la Terre-Mère, de la terre humaine, jusque dans les institutions masculines, derrière le masque de la démocratie, maman au coeur d'or réconfortant ses petits, reconnaissant à tous des droits égaux dans un élan spontané du coeur, consolant les plus démunis en les faisant participer du Bien-Etre Social; derrière le masque de la nation, cette mère Patrie à laquelle on doit tout et qui gronde sévèrement les ingrats; derrière le masque des Nations-Unies comme une grande famille où les aînés doivent se plier aux caprices d'innombrables petits morveux.

Les valeurs féminines triomphent. La femme agonise. Belle conquête, mesdames! Il ne vous reste qu'à vous agenouiller au grand Autel de la Collectivité, sublime image de la Mère, et d'y recevoir l'absolution de Vénus Génitrix au char tiré par des colombes, qui naquit de l'émasculatation du dieu-principe Uranus avec la faucille de Chronos voulant faire plaisir à sa déesse de mère, Gaia...

Guerre au siècle!

Fi donc de la mère, non en sa personne en autant qu'elle existe encore, et alors bien au contraire, mais en ce que ses valeurs, essentiellement subalternes, exercent une primauté monstrueuse dans le vide de l'âme moderne, où la pusillanimité de l'instinct de conservation, qui y a seul droit de cité, décourage tout effort viril de compétition, de conquête, de grandeur, de vigueur, leur substituant comme idéal le confort abject du foyer, soit-il national, social, communautaire, de même que l'utilitarisme corollaire et douillet qui glorifie le Travail quotidien et productif et dédaigne l'Action héroïque et gratuite, faisant de l'altruisme et du partage, ces solvants si réconfortants des individualités trop ténues pour soutenir un égotisme ou même un

loyalisme, des arguments contre la puissance et son exercice, l'aventure et l'exploration, qui sont résumés dans ce cliché si typique de l'immonde sensiblerie de ce siècle mourant: «Comment peut-on dépenser des milliards en armements ou pour envoyer des hommes sur la Lune quand des enfants meurent de faim au Tiers-Monde?»

Mais (outre des considérations pratiques qui dépassent l'entendement des bas-bleus des deux sexes), parce que la Vie dans son axe est un élan agressif contre les minables impératifs de la survie, que son essence est de transcender sans regarder à la dépense! C'est une intrépidité gratuite et un peu folle qui la réalise en mettant le plus de distance possible entre les actes et une (très) quelconque nécessité quotidienne. C'est tout le leitmotiv de l'évolution, série de bonds immotivés vers le supérieur inutile, culminant dans cette Pandore qu'est homo sapiens, dont les meilleurs moments suivent la même logique, fondant par exemple l'ordre médiéval sur la primauté d'une caste dont la raison d'être était la guerre épisodique (à son meilleur au service du seigneur), entrecoupée de longues périodes d'une noble oisiveté.

Nous n'en sommes évidemment plus là. Déjà au XIIIe siècle, zénith spirituel de l'Europe, tout est perdu, et il ne s'est plus agi depuis que de s'accrocher en vain à ce qui pouvait encore présenter quelque caractère de santé relative au milieu de ce cancer qu'est l'Histoire. Le virus qui l'a causé, le matérialisme des papes d'abord, puis des rois, puis de leurs successeurs bourgeois, c'est chez les socialistes qu'il trouve son nom si approprié d'«historique», où de philosophie qu'il était d'abord il finit par devenir un programme politique (Maurice Barrès) (8), comme s'il y avait quelque mérite à précipiter la loi de la gravité. Car c'est bien de cela qu'il est question: c'est une entropie — et donc une anti-vie — qui ronge l'ordre social et mine toute spiritualité à travers l'histoire. L'y aider est aussi valeureux que de démolir une cathédrale chambranlante pour élever un HLM à sa place. Révolutionnaires et réformateurs de tous bords ont beau prendre des poses héroïques et vertueuses, il n'y a aucune gloire à manier la faucille de Chronos.

La seule révolte qui ait un sens est donc la Réaction. Même en tant que futile velléité. Car la vanité de nos rêves vaut infiniment mieux qu'une réalité putride. Et même nos rêves ne sont pas à la hauteur d'idéaux qui ne sont pas faits pour de si petits bourgeois que nous.

Inaptes à l'ascétisme et postérieurs à tout Empire, nous devons nous retrancher sur un esthétisme et un impérialisme qui conviennent beaucoup mieux à nos sensibilités de fin de siècle — le XIXe plus que celui-ci, car nous vivons dans le passé. C'est un conflit souvent cruel: il n'est pas facile de vivre un pied au début du XIIIe siècle et l'autre à la fin du XIXe, surtout quand on est en réalité au XXe. Mais ce qu'on appelle aujourd'hui «la paix intérieure» nous répugne; nous ne l'admettons à la plus extrême rigueur que comme Victoire au sens ascétique. Or, comme celle-ci nous échappera toujours, la guerre intérieure reste notre apanage, et conséquemment l'attitude militaire de l'esprit telle que défendue par Nietzsche, exigeant cette déclaration de guerre au Siècle.

Christian Roy, 20 ans, étudiant en histoire et en allemand à l'université McGill

Elaine Grenier, 22 ans, étudiante en littérature à l'université McGill

Yvan Larrivée, 20 ans, étudiant en cinéma à l'université de Montréal

(1) *Le gai savoir*, III, 109.

(2) *L'imperialismo nel secolo XX — la conquista del mondo*. Milan, Fratelli Treves, Editore, 1905.

(3) Lettre du 10 février 1923 à James F. Morton, traduite par Jacques Parsons pour le premier tome (1914-1926) des *Lettres* (Paris, Christian Bourgois éditeur, 1978); n° 119, p. 182.

(4) *Nelle nozze della sorella Paolina* (Canti)

(5) *Par-delà bien et mal*, IV, 126.

(6) Salvator Dali.

Oui: Méthode paranoïaque-critique et autres textes. Paris. Denoël / Gonthier, 1971, p. 128.

(7) Op-cit., p. 221.

(8) De Hegel aux cantines ouvrières du Nord.
